Document généré le 25 avr. 2024 09:56

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Redondance
ou La danse des mots qui tournent en rond

Luc LaRochelle

Numéro 113, printemps 2007

Trente ans

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14139ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

LaRochelle, L. (2007). Redondance : ou La danse des mots qui tournent en rond. *Moebius*, (113), 53–55.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LUC LAROCHELLE

Redondance
ou La danse des mots qui tournent en rond

— Quel gâchis ! Cela fait combien de temps que vous êtes ensemble ?

— Presque trente ans.

— Elle a un amant ?

— Elle me dit que non. Je la crois : elle n'a aucune raison de me mentir…

— Mais c'est insensé. Où va-t-elle aller ? Et avec quel argent ?

— L'an dernier, elle a hérité d'une tante. Environ vingt mille dollars.

— Elle ne tiendra pas le coup bien longtemps avec cela !

— Que veux-tu que je dise ? Elle est décidée à partir. J'en suis certain, Vincent : d'ici une semaine, ce sera fait.

— Comment te sens-tu ?

— Désemparé… je ne comprends pas… Vois-tu, avec ma retraite qui approche, je comptais sur les prochaines années pour me rapprocher d'elle. Nous projetions pour l'an prochain un long voyage, six mois peut-être, traverser le continent… en prenant notre temps…

— Pierre, je ne sais pas trop quoi te dire. De mon côté, c'est certain qu'avec Isabelle, ce n'est pas comme avant : on baise pas souvent, mais on parle beaucoup, et puis on rigole. Nous sommes encore bien ensemble. Enfin, je crois…

Ensemble. Le mot trottait dans la tête de Vincent pendant qu'il remontait la rue Saint-Denis. Il s'en voulait d'avoir écourté son lunch avec ce pauvre Pierre, mais il

avait un rendez-vous avec le chargé de compte de sa société à l'agence de publicité. « De toutes manières, je ne pouvais pas faire grand-chose pour le consoler ; il faut que le temps fasse son œuvre », pensa-t-il. Il avait tout de même invité Pierre à venir passer le week-end suivant à la campagne. Les couleurs de l'automne seraient à leur meilleur, et la Fête des vendanges se tenait jusqu'au dimanche à la ville voisine. Il y aurait de quoi lui changer les idées.

Ensemble pour la vie… ensemble pour le meilleur et le pire… ensemble…Vivre ensemble, parler ensemble. À vrai dire, Vincent ne connaissait rien d'autre : il avait quitté le bungalow de ses parents pour l'appartement d'Isabelle à vingt-deux ans. Donc pas d'expérience de la solitude. Depuis, pas de drames. Un vie plutôt ordinaire, prévisible… Était-ce de la chance ?

Alors que Vincent emprunta la rue Rachel vers l'est, il était toujours absorbé dans ses pensées : « Un ensemble, c'est cela : Isabelle et moi formons un ensemble. Comme deux doigts de la main… comme… Au fait, la main de qui ? La mienne, la sienne ? Bon, c'est assez, pensons à autre chose. »

Il arriva chez Publi-Action avec dix minutes de retard. Guy Morissette avait déjà installé le projecteur dans la salle de conférence et se préparait, en relisant ses notes, à convaincre Vincent du bien-fondé de l'approche marketing que son agence proposait pour un nouveau produit dont le lancement était prévu pour le mois suivant.

— Voyez-vous, Vincent, nous croyons qu'il faut faire en sorte que le consommateur perde ses vieux réflexes, qu'il aborde sa décision d'achat d'une nouvelle manière, plus spontanée, plus… gratuite.

Vincent n'était pas d'humeur à prendre une décision immédiate, ce qui déplut à Morissette. D'autant qu'il avait dû l'interrompre alors que Morissette reprenait son argumentation pour la troisième fois. Il repartit de l'agence avec la version écrite de la présentation dans sa mallette, et décida de passer chercher Isabelle à son bureau. Il lui téléphona pour lui dire qu'il l'attendrait dehors, à la porte de l'immeuble.

— Oh la la ! Vincent, tu fais une drôle de tête : tu n'as pas l'air dans ton assiette. Que s'est-il passé ?

— Rien. Je... réfléchissais... après mon lunch avec Pierre.

— Ah bon. Et puis ?

— Je me posais des questions. Tu crois que nous sommes... vraiment... ensemble... tu comprends ?

— Écoute, chéri : nous sommes aussi ensemble que l'on peut l'être dans un vieux couple. Je ne vois pas où tu veux en venir.

— Cela te convient, cette vie ?

— Bien sûr, qu'est-ce que tu vas chercher ?

— Je te l'ai dit : je réfléchissais, c'est tout. Normal, non ? Avec ce qui arrive à Pierre.

— Écoute, voici comment je vois les choses : on s'aime très fort au début, puis avec le temps, cela change. C'est tout. Bon, allons prendre le métro.

Comme Vincent ne bougeait pas, Isabelle se retourna vers lui :

— Tu viens ?

— Curieux tout de même...

— Curieux, pourquoi cela ?

— C'est que... tu viens de me dire exactement ce que Carole a dit à Pierre, la semaine dernière, en lui expliquant pourquoi elle le quittait.